RAPPORT
CONCERNANT
LA RELIGION
DANS LES COLONIES
DU NOUVEAU MONDE,
FAIT
AU CONCILE NATIONAL
DE FRANCE,
PAR UN DE SES MEMBRES.

Révérendissimes Évêques et vénérables frères.

Comme vous portez vos soins et étendez votre sollicitude pastorale sur toute l'église universelle; et spécialement sur celle de France, je vais, sur la demande de quelques membres du concile, entrer dans le détail de la religion dans les colonies françaises du nouveau monde. Je rassemblerai ici ce que j'ai déjà dit ailleurs isolément sur cette matière. Je suis persuadé que vous entendrez avec intérêt tout ce qui a rapport à cet objet. Vous vous attendez bien, sans doute, à

apprendre qu'elle ne brille pas dans cette partie de l'univers : il s'en faut malheureusement de beaucoup, et cela pour deux causes principales ; la première, c'est que la majeure partie des Européens qui passent dans les colonies sont tarrés, ou ne changent le plus souvent de pays que par de mauvais motifs. Arrivés dans la Zône-Torride, où la chaleur du climat allume et excite vivement le feu des passions, croyez-vous qu'ils se gênent en aucune façon ? non, non ; ils vivent au gré de leurs passions ; ils ne reconnoissent et n'adorent que le Dieu Plutus et la déesse Vénus. Leurs plus grandes occupations sont de se livrer à des jeux excessifs, de s'adonner à la bonne chère et à toutes sortes de plaisirs. Il n'y a cependant pas de régle sans exception : j'ai trouvé dans la Guyane française, pendant le séjour de vingt-deux ans que j'y ai fait, de fort bons habitans, de très-honnêtes gens, des gens respectables par leur douceur, leur humanité envers les esclaves, leur hospitalité envers les étrangers, et leur bienfaisance envers tout le monde.

La seconde cause du peu de religion qu'il y a dans les colonies, vient de l'irrégularité de la conduite et de la perversité des mœurs de la majeure partie des prêtres qui y sont. Si ceux qui devroient être le sel de la terre et la lumière du monde sont les premiers corrupteurs de l'innocente jeunesse, et la conduisent dans les voies de la perdition, qu'en doit-il résulter ? Je vous le laisse à penser. Cela est aisé à concevoir ; de si mauvaises causes ne peuvent produire de bons effets : *arbor mala non potest bonos fructus facere.* Qu'avons-nous trouvé à notre arrivée dans la France équinoxiale ? Parmi quelques bons prêtres, en très-petit nombre, les uns étoient ou sans mission, ou moines défroqués,

ou apostats, et les autres peut-être des hommes sans ordination; enfin de si mauvais sujets, que le gouvernement a crû devoir s'en défaire. Je pense que c'est à-peu-près la même chose dans les autres colonies, puisque tous ceux que nous avons remplacés s'y sont retirés et y ont été bien reçus: je le sais, à n'en pouvoir douter, de plusieurs habitans de ces colonies; et les choses iront toujours de mal en pis, tant qu'il n'y aura personne de spécialement chargé de l'inspection du moral et du spirituel dans les colonies. Il faut des sentinelles, des surveillans, comme le dit le mot grec *episcopus*. Il vaudroit mieux qu'il n'y eût pas de prêtres que d'en avoir de mauvais: un prêtre ne se sauve ou ne se damne jamais seul; c'est comme un torrent qui descend des montagnes, qui entraîne après lui tout ce qu'il rencontre sur son passage. S'il se porte au bien, il le fait faire aux autres: mais si malheureusement il se porte au mal, *heu! grandis ruina!* Quelle dévastation dans la vigne du Seigneur! quel ravage dans le champ du père de famille! Qu'on mette de bons prêtres dans les colonies, elles changeront bientôt de face, sur-tout à présent que la liberté y règne. Pourquoi ne feroit-on pas aujourd'hui ce que firent autrefois les jésuites dans les missions du Paraguai. Il y a parmi les habitans de Cayenne des descendans de race indienne qui ont beaucoup d'esprit, d'intelligence et de capacité; ils sont dans la classe des gens les plus aisés et de la première distinction. Les Indiens sont en général remplis de bonne volonté; ils ont la douceur, l'humanité et la bienveillance en partage; aucune nation n'est plus désintéressée qu'eux; ils sont hospitaliers, bienfaisans. Quand ils ont su que je me disposois à partir pour France,

ils sont venus à différentes reprises me dire : *bonare, amore nissa ova* : notre ami, ne t'en vas pas, viens avec nous ; nous ferons la chasse, la pêche pour toi ; tu ne manqueras de rien. On ne peut guères reprocher à ces bonnes gens qu'un seul défaut, c'est l'indifférence, l'insouciance ; mais cela provient plutôt du climat que de leur caractère. Ils ont pour les prêtres un respect si profond, qu'il va jusqu'à la vénération : ils ne manquent pas d'apporter leurs enfans aux mons-pères pour les baptiser. Quoiqu'éloignés, ils viennent de temps à autres entendre la messe. J'en ai plusieurs fois trouvé trois ou quatre cents à l'embouchure des rivières qui avoient souvent fait plus de trente ou quarante lieues pour s'y rendre, sachant que je devois m'y trouver. Il entendoient dévotement la messe, et se tenoient dans une attitude respectueuse pendant toute la cérémonie du baptême et de la confirmation de quelqu'un.

Il y avoit à Makari, sur la rive gauche de Vincent-Pinçon, une bourgade d'environ trois cents Indiens, tous fort industrieux, actifs et laborieux ; ils faisoient la pêche du Lamentin dans les lacs ; des vivres qu'ils venoient vendre à Cayenne, ils construisoient de belles et bonnes embarcations. Ils faisoient tous les jours, soir et matin, la prière en commun à l'église ; ils assistoient avec édification au saint sacrifice de la messe, et s'approchoient souvent avec piété des sacremens. Ah ! qu'il étoit beau de les voir bénir le saint nom de Dieu ! Qu'il y avoit de plaisir à les entendre chanter les louanges du Seigneur ! Ils reconnoissent l'immortalité de l'ame : de-là leurs cris perçans, leurs tristes lamentations à la mort de leurs père, mère, frères, sœurs, parens ou amis ; de-là leur

scrupuleuse attention à déposer dans leurs tombeaux arcs, flèches et tous les instrumens aratoires dont ils se servoient pendant la vie; de-là leur exactitude à visiter les lieux de leurs sépultures chaque fois qu'ils passent dans les environs, même long-temps après le décès.

Les nègres et autres gens de couleur ont de grands talens et d'heureuses dispositions pour les arts et les sciences : on n'a qu'à les appliquer et les mettre en apprentissage, pour voir ce dont ils sont capables. : ils excellent en fait d'armes, de danse et de musique. Depuis la révolution, on a formé à Saint-Domingue, à la Guadeloupe et à Cayenne des bataillons de nègres, et ils ont su en très-peu de temps la tactique, le maniement des armes, et manœuvrent avec tant de précision, que plusieurs militaires blancs en ont été étonnés, et ne manquoient pas d'aller les voir chaque fois qu'ils sortoient pour faire l'exercice. Ils ne le cèdent en rien aux Indiens pour le moral et le spirituel : j'en ai vu faire plus de vingt lieues pour venir à confesse. Un grand nombre fréquentent les sacremens avec piété et édification : c'étoit notre plus grande consolation dans le ministère. Que ne feront-ils donc pas aujourd'hui qu'ils ont le bonheur de jouir du bienfait inestimable de la liberté? Depuis cette mémorable époque, j'ai baptisé près de six mille adultes, et fait plus de cinq cents mariages : je ne pouvois suffire à contenter le zèle et satifaire la dévotion de tous ceux qui se présentoient. Je passois souvent la plus grande partie du jour à l'église, sur-tout les samedis, dimanches et fêtes. Ils aiment beaucoup les cérémonies de l'église, ont un goût et des dispositions naturelles pour le chant; c'est ce qui m'a fait insérer dans le caté-

l'ordre dans les colonies et en tirer tout le parti dont elles sont susceptibles, il faut commencer par tirer les hommes de l'état de brute, et les faire passer à celui d'être raisonnable ; en établissant parmi eux des écoles bien organisées, et y mettant pour instituteurs de bons prêtres républicains et amis de la constitution. L'éducation de la jeunesse et l'instruction des ignorans sont les moyens les plus aisés, les moins dispendieux et les plus sûrs pour procurer le bien public. Les enfans sont comme une cire molle à laquelle on donne facilement l'empreinte qu'on veut : ce sont de jeunes plantes qu'on dresse et qu'on tourne à sa volonté. Il est donc essentiel de leur donner de bonnes impressions, et de les porter de bonne heure au bien. Etant destinés à devenir un jour les défenseurs de la patrie, les soutiens de l'état, et à faire le bonheur de la société, on ne doit rien négliger pour un objet si important et d'une si grande importance. Quand on sait se mettre à la portée des enfans, on trouve toujours moyen d'en tirer bon parti ; on jette dans leur ame, dans leur tendre cœur, qui sont comme une terre neuve et bien préparée, des semences qui y germent, y prennent racine, et portent souvent dans leur temps des fruits utiles à la religion et à la patrie.

D'après ce que vous venez d'entendre, révérendissimes évêques et vénérables frères ; vous voyez qu'il est utile, pour ne pas dire nécessaire, d'envoyer des ouvriers évangéliques pour recueillir les abondantes moissons du nouveau monde : *messis multa operarii autem pauci.*

J'ose assurer qu'ils seront bien reçus, bien traités, qu'ils ne manqueront de rien, lorsque, par la sainteté de leur vie, la pureté de leurs mœurs, la ré-

gularité de leur conduite et leur exactitude à bien remplir les devoirs de leur état, ils auront gagné la confiance de leurs paroissiens. Mais il faut tout dire; je ne veux tromper personne. Ayant parlé des avantages, je ne dois pas laisser ignorer les désavantages. Il y a de grandes difficultés à surmonter dans les commencemens. : sur trois Européens qui arrivent dans les colonies, il en meurt communément un, et quelquefois plus. Lorsque la ci-devant province de Champagne fut chargée de la mission du Cap, le père Colomban partit, en qualité de préfet apostolique, avec douze religieux de son ordre; il en mourut sept dans le courant de la première année, après leur arrivée à Saint-Domingue, et plusieurs autres dans la suite. C'est, à ce que je crois, ce qui les obligea à renoncer à la desserte de cette mission. On obvieroit à ces inconvéniens, s'il y avoit des évêques dans les colonies : ils ordonneroient des naturels du pays, lorsqu'ils en trouveroient de dignes ayant les qualités requises. Ces créoles, ces gens de couleur, faits au climat brûlant de la Zône Torride, ne sont pas sujets aux mêmes inconvéniens que les Européens; il y auroit beaucoup plus à compter sur eux. Un autre avantage, c'est que des évêques établiroient une certaine uniformité dans la manière d'enseigner. A ma nomination à la préfecture de la Guyane française, un curé enseignoit dans sa paroisse le catéchisme de Paris; un autre, celui de la Rochelle; un autre, celui de Rouen; et d'autres n'en enseignoient aucun. Cette diversité dans la façon d'enseigner avoit de grands inconvéniens et déroutoit les sujets à chaque mutation de paroisse ou de curé. Cette chère portion du troupeau de Jésus-Christ dans les colonies mérite les soins, l'attention et la sollicitude du concile

national. Il y a au moins un million d'ames. Cayenne, la moins peuplée, en contient environ dix-huit à vingt mille de toutes couleurs, blanche, rouge, noire et bigarrée. L'évêque de la France équinoxiale pourra et devra étendre ses soins pastorals sur la Guyane hollandaise, jusqu'à ce que la République batave y en envoie un. Cette colonie est très-considérable; il y a peut-être plus de trois cent mille nègres. Il le pourra d'autant plus aisément, qu'aujourd'hui la liberté des cultes y est décrétée, à l'instar de la France. Avant la révolution, les habitans de cette colonie avoient déjà fait venir d'Europe des prêtres catholiques : les uns y sont morts; les autres se sont mis, par leur inconduite, dans le cas d'être renvoyés. Quelques habitans m'avoient parlé à Cayenne pour leur faire passer quelques bons prêtres, disant que les nègres instruits de la religion catholique étoient plus fidèles, plus soumis et plus dociles que ceux qui ne l'étoient pas. Il y a dans une partie de la Guyane hollandaise environ quarante mille nègres libres depuis long-temps, chez qui il y auroit probablement un grand bien à faire, si on avoit de bons missionnaires à y envoyer.

Un évêque seroit aussi bien utile à la Guadeloupe; il étendroit ses soins pastorals sur les îles de Sainte-Lucie, Tabago, Saint-Vincent, Marie-Galande, la Grenade, Saint-Thomas et Sainte-Croix, où il y a beaucoup de catholiques.

A Saint-Domingue, au commencement de la révolution, il y avoit six cent mille nègres : je le tiens d'un citoyen qui a travaillé aux récensemens dans les bureaux, et qui par conséquent a été à même de le savoir au juste. Il m'a dit que la population de cette colonie étoit, sur les registres,

de cinq cent mille ; et que, comme plusieurs habitans, pour payer moins de capitation, faisoient de fausses déclarations, il y en avoit au moins cent mille de plus sur la totalité. Il faudra là encore autant d'évêques que de départemens. Ils étendront aussi leur sollicitude pastorale sur les îles voisine, sur la Jamaïque, sur Savanach et Charlestown, dans les Etats-Unis de l'Amérique. En repassant en France, un habitant établi dans ce pays vouloit m'y conduire, disant qu'il y avoit beaucoup de catholiques dans ces endroits, que j'y serois bien reçu et bien traité. A la paix, quand la Martinique sera rendue à la France, il faudra aussi y établir un évêque.

L'époque de la liberté sera pour le nouveau monde l'époque de sa régénération et de sa splendeur. A Saint-Domingue, à la Guadeloupe et à la Martinique, îles riches où il y a depuis long-temps des colléges bien montés, de bons établissemens, quand les gens de couleur, les anciens nègres libres, et tous les nouveaux citoyens en général, verront qu'eux et leurs enfans pourront indistinctement occuper les places et remplir toutes les charges, quels efforts ne feront-ils pas pour acquérir de la science et des connoissances ? Alors on pourra ordonner des prêtres, en mettre dans tous les lieux où leur présence sera nécessaire ; alors ils se partageront le nouveau monde, comme les Apôtres firent l'ancien : les uns iront dans le nord, les autres dans le sud, et peut-être plusieurs en Afrique, dans leur pays natal, où l'intempérie de l'air et les incommodités du climat n'ont encore permis à aucun Européen de fixer et former des établissemens. Ils iront peut-être jusqu'en Asie, et de-là ensuite en Europe. Qui est-ce qui peut assurer que le nouveau monde ne sera pas un jour obligé

d'aller au secours spirituel de l'ancien ? On ne peut disconvenir qu'aujourd'hui la foi est grandement éteinte, et la religion beaucoup diminuée en Europe; et il est très à craindre que ce qui arriva autrefois en Asie et en Afrique, n'arrive dans nos contrées, et qu'elles ne se trouvent dans la disette et de ministres du culte, et de toute autre chose; tandis que les sciences, les arts et l'abondance, compagnes assez communément inséparables de la religion, régneront en Amérique. Je dis compagnes de la religion, parce que la religion humanise les hommes, adoucit les mœurs, bonifie et améliore les caractères, et les rend par conséquent plus aptes à former une parfaite société.

De l'Imprimerie-Librairie Chrétienne, rue Saint-Jacques, en face celle du Plâtre, N°. 278 et 279.